

NOIR & ROUGE

CENTRE DE RECHERCHES
SOCIALES
ANTI-AUTORITAIRES

ARCHIVES

ERRICO MALATESTA • TEXTES

35

Cahiers d'études

Anarchistes - Communistes

PERIODICITE : TRIMESTRIELLE

CE NUMERO COMPORTE UNIQUEMENT DES TEXTES
D'ERRICO MALATESTA. NOUS REPRENDRONS LA SUITE
DES ARTICLES EN COURS DANS LE NUMERO SUIVANT

BIOGRAPHIE DE MALATESTA (1853-1932)

« Son meilleur livre, Malatesta l'a écrit avec sa propre vie. Il n'est donc pas possible de comprendre sa figure historique par la valeur éternelle de sentiment et de pensée qu'il a laissée dans ses écrits, sans tenir compte du cadre complet de sa longue existence à travers le mouvement social et révolutionnaire de plus d'un demi-siècle. D'où la nécessité, avant de passer à une exposition suffisamment complète de ses idées, de connaître, pour le moins sommairement, l'histoire de sa vie. » (Luigi Fabri : « Malatesta », Buenos Aires, 1945, p. 60.)

Enrico Malatesta naît le 14 décembre 1853, près de Naples. Sa famille est riche, il étudie chez les Escolapes (ordre religieux voué à l'enseignement) ; là il connut Saverio Merlino (1).

A quatorze ans, il écrit une lettre insolente et menaçante, qu'il signa, au roi Victor Emmanuel II. Il est arrêté. Son père, grâce à ses relations, le fait sortir de prison. Malatesta était alors républicain. Mazzini refusa son adhésion, le trouvant trop socialiste.

Malatesta entend alors parler de l'Internationale, il la cherche et la trouve. Il connaît Fanelli, Gambuzzi ; en 1871 il est internationaliste. Il colla-

(1) Saverio Merlino, 1877-1930, d'abord anarchiste et compagnon de Malatesta, puis à partir de 1897 socialiste. « Comme anarchiste il tendit toujours à se caractériser comme anti-individualiste ; comme socialiste il tendit à se caractériser comme anti-autoritaire » (introduction à « Concezione critica del socialismo libertario » de Merlino, p. XXIX et XXX). Malatesta fit un article lors de sa mort qui se termine ainsi : « Sur sa tombe nous déposons la fleur de la reconnaissance, en espérant que la nouvelle génération sera en mesure de connaître son œuvre anarchiste qu'elle ignore totalement. »

bore avec Cafiero à «L'Ordine» de Naples et à «La Campana» de Naples. Il se donne également corps et âme à la Fédération Italienne et abandonne ses études de médecine. Il devient la bête noire de la police. En vue du Congrès de Saint Imier (septembre 1872), il rencontre Bakounine et participe aux travaux de l'Alliance (2). Malgré sa grande énergie, Malatesta était de santé fragile (son médecin croyait qu'il atteindrait difficilement l'âge de vingt-quatre ans). Bakounine dit alors de lui : «Dommage qu'il soit si malade ! Nous le perdrons bientôt ; il n'en a pas pour six mois !» Leurs relations sont très bonnes et fréquentes.

En 1873, Malatesta passe six mois en prison à Trani, sans motif, et s'attire la sympathie du directeur par l'intérêt de ses discussions.

En 1874, les mouvements insurrectionnels préparés par Bakounine et Costa éclatent. La police, avertie, fait échouer ces mouvements. Malatesta se trouve dans les Pouilles, il s'enfuit dans une charrette de foin, mais il est reconnu, arrêté et de nouveau incarcéré à la prison de Trani. Au procès (1875), la propagande pour l'Internationale ne cesse pas et c'est l'acquiescement. Malatesta rejoint Bakounine et Cafiero en Suisse. Il part en Espagne, on ne sait pas exactement ce qu'il y fait. A Naples, il devient franc-maçon, espérant comme Bakounine obtenir une influence, mais deux ans plus tard il la quitte «et, depuis lors, il combattit toujours la franc-maçonnerie comme son adversaire le plus intransigeant». (Fabbri, p. 72.)

Dans un article publié dans «Umanità Nova», le 7 octobre 1920, Malatesta s'expliqua :

«... Je fus franc-maçon quand j'étais un brin plus jeune que maintenant — du 19 octobre 1875 à mars-avril 1876.

» Je dis en outre que je ne voulais pas me soumettre aux rites ridicules de l'initiation, et je sus qu'ils ne me seraient pas appliqués. En un mot, ils voulaient m'avoir à tout prix et à la fin j'acceptai... aussi parce qu'il me vint à l'idée de répéter la tentative malheureuse de Bakounine de faire revenir la franc-maçonnerie à ses débuts idéalistes et d'en faire une véritable société révolutionnaire.»

En 1875, malgré les conseils de Bakounine, il part en Hongrie pour participer à l'insurrection de l'Herzégovine contre les Turcs. Il est arrêté et remis à la police italienne.

Lors de la préparation du Congrès de l'Internationale à Florence (1876) surgit le problème du collectivisme et du communisme (3). A ce congrès, tenu d'abord à Florence, puis dans les environs, puis dans un bois (à cause de la police), fut adoptée la formule «A chacun selon ses propres forces, à chacun selon ses besoins». Malatesta et Cafiero furent nommés délégués pour le Congrès de Berne. Là, Malatesta présenta le communisme anarchiste.

A une date mal connue, il se rend en Serbie.

(2) Voir Noir et Rouge n° 27.

(3) « Différence entre le collectivisme et le communisme ? Kropotkine et Merlino l'ont très bien expliqué. Nous nous contenterons de dire qu'on appelle collectivisme le système qui voit la solution de la question sociale dans la communauté, au profit de la collectivité, des moyens de production ; tandis que le communisme est la doctrine de la communauté des biens appliquée, non seulement aux moyens de production, mais aussi aux objets de consommation. » (Malatesta ; cité par « Le Réveil », novembre 1941, n° 28, p. 14.)

Malatesta et Cafiero préparent le mouvement « la bande de Benevento ». Ils cherchent de l'argent, rencontrent Kropotkine sans résultat. Finalement Cafiero vend ce qui lui restait de biens. Ce mouvement de 1877 avait une valeur d'exemple. Le révolutionnaire russe Serge Stepniak (4) (Krstchinski) y participa. Malgré l'action de la police, Cafiero, Stepniak et Malatesta, ainsi qu'une trentaine d'internationalistes, armés, drapeau rouge en tête, prirent le village de Lentino. Des armes furent distribuées à la population, les documents officiels brûlés. Ensuite ils allèrent à Gallo. Partout ils faisaient des discours, la population écoutait mais ne participait pas. L'armée intervint, la situation était désespérée, Malatesta et Cafiero, bien que sachant comment fuir, restèrent sur place et furent arrêtés.

L'équipée a duré douze jours, un carabinier a été tué, un autre blessé. En prison, Cafiero écrit « Résumé du Capital », Stepniak « La Russie souterraine », Malatesta un rapport des faits pour l'AIT.

Au procès, tous déclarent avoir tiré sur les carabiniers, mais le jury les acquitte. Parmi les avocats il y avait Saverio Merlino. Celui-ci, se souvenant de Malatesta, s'était offert à le défendre ; en lui expliquant les faits, Malatesta en fit un internationaliste et un anarchiste.

Malatesta revient à Naples en 1878 et est constamment surveillé par la police. Il a dépensé son héritage en propagande. Il part pour un temps en Egypte. Là, le consul italien l'expulse sur Beyrouth, de là celui de Beyrouth l'envoie à Smyrne. Se trouvant sur un bateau français, il se lie d'amitié avec le capitaine, qui le garde à bord jusqu'en Italie. A Livourne, la police veut l'arrêter, le capitaine refuse de le livrer. Finalement, Malatesta descend à Marseille et, de là, va à Genève où il aide Kropotkine à publier « Le Révolté ». Expulsé, il part en Roumanie, puis en France (1879). De nouveau expulsé, il va en Belgique, puis à Londres, etc. Il se fixe enfin à Londres, y travaille comme vendeur de glaces et de bonbons avant d'ouvrir un atelier de mécanique. Son ami Cafiero devient fou. A Londres a lieu le dernier Congrès de l'AIT. Malatesta propose (Kropotkine, Merlino, Louise Michel, etc., étant présents) « ... une nouvelle organisation, semblable à l'Internationale, qui conserve son nom mais qui accentue ses principes dans un sens révolutionnaire ». Pratiquement, il n'obtint aucun résultat, surtout à cause de l'esprit anti-organisateur des anarchistes français. « Nous sommes des doctrinaires impénitents », alla-t-il jusqu'à dire. Malheureusement, un policier français participa au Congrès, sous le nom de Serreaux. Il dirigeait « La Révolution Sociale », à laquelle participaient Louise Michel, Cafiero et d'autres ; il donna de nombreux renseignements à la police italienne.

Malatesta quitte Londres (1882) pour rejoindre les Egyptiens en révolte contre les Européens. Il ne réussit pas à les joindre et rentre clandestinement en Italie. Il est arrêté peu après, puis relâché grâce à une nouvelle loi judiciaire supprimant la détention préventive. Il fonde « La Question Sociale » et « La Anarchia », où il attaque le patriotisme, la franc-maçonnerie, le parlementarisme.

En 1884 a lieu le procès de Merlino, Malatesta et d'autres. Ils sont condamnés à quatre et trois ans de prison, font appel et sont remis en liberté provisoire. Une épidémie de choléra éclate à Naples, Malatesta et des camarades se portent

(4) Anarchiste russe exilé, mort à Londres en 1895, auteur de nombreux livres anti-tsaristes.

volontaires pour soigner les malades. Rocco Lombardo et Antonio Valdre y meurent, mais Galileo Palla et Malatesta se distinguent par leur courage et leur esprit de sacrifice. Malatesta, ex-étudiant en médecine, dirige une section de malades qui est celle où il y a le plus haut pourcentage de guérisons. Un décret officiel le remercie, il refuse. Lorsque l'épidémie cessa, les anarchistes quittèrent Naples en publiant un manifeste : « **La cause véritable du choléra est la misère, et le seul remède efficace pour éviter son retour ne peut être que la révolution sociale.** »

Le procès reprend, les condamnés s'enfuient. Malatesta doit être enfermé dans une caisse de machine à coudre pour échapper à la police. Il s'embarque pour l'Amérique du Sud. Auparavant il avait publié son dialogue « *Entre paysans* ».

A Buenos Aires, en 1885, il installe un atelier de mécanique et publie un journal italien : « *La Questione Sociale* ». Il organise les sections ouvrières de résistance. En 1885 on découvre de l'or en Patagonie. Malatesta et des camarades s'y rendent, espérant trouver des fonds pour la propagande. Après des aventures rocambolesques ils retournent à Buenos Aires, où Malatesta, sauf quelques visites à Montevideo, restera jusqu'en 1889.

En 1889, il rentre en Europe, à Nice, y publie « *l'Associazione* », mais, interdit de séjour en France, il doit partir précipitamment pour Londres. Là, il ouvre de nouveau un atelier de mécanique. Faisant des voyages clandestins en France et en Italie, il est arrêté en Suisse et revient à Londres, où il doit polémiquer avec d'autres anarchistes sur les attentats, les syndicats, etc. En 1892 il va en Espagne. La police ne peut l'arrêter au cours de voyages clandestins qu'il fait en Belgique et en Italie. A Londres, Malatesta et tous les anarchistes réfugiés décident d'intervenir au Congrès International Ouvrier Socialiste (1896). Malatesta était le délégué des Espagnols. Il y avait aussi Pelloutier, Gori, Landauer, Nieuwenhuis (Hollande). Les marxistes, étant en majorité, votent l'exclusion des anarchistes et des socialistes antiparlementaires.

Revenu incognito en Italie, il polémique, dans « *L'Agitazione* », avec Merlino à la suite du passage de celui-ci au parlementarisme. Grâce à cela, Merlino n'est suivi par presque aucun anarchiste italien. **Malatesta attaque les individualistes et les marxistes, le spontanéisme de Kropotkine, il insiste « sur la nécessité d'organiser l'anarchisme en parti et propage, pour la première fois en Italie, la méthode syndicale et l'action directe ouvrière »** (Fabbri, p. 108). Le journal était estimé même de ses adversaires. La police ne parvenait pas à arrêter Malatesta, mais, neuf mois après son arrivée, la femme d'un camarade, croyant être trompée, fit un scandale devant la maison où se cachait Malatesta et qu'elle croyait être le lieu des « turpitudes » de son mari. Découvert et arrêté, Malatesta fut remis en liberté : sa condamnation à trois ans de prison étant caduque.

De nouveau arrêté avec des camarades pour association de malfaiteurs, il en profite pour lancer une campagne pour « la liberté d'association » qui réussit pleinement : les anarchistes ne furent plus considérées comme malfaiteurs, mais comme agents subversifs. Déjà condamné à six mois de prison, il est envoyé, à la suite de troubles sociaux, en réclusion à l'île Nistica, puis à celle de Lampedusa. Il s'en évade avec deux camarades en 1899, gagne Malte, Londres, puis Paterson aux USA. Là Malatesta continue le journal existant « *La Questione Sociale* » et doit polémiquer avec l'individualiste Ciancabilla

et son journal «L'Aurora». Au cours d'une discussion animée, un camarade «énervé» tire sur lui un coup de revolver et le blesse à la jambe.

Il fait des conférences, écrit «Il nostro programma», va à Cuba, et revient à Londres (1900). Là, il reprend son atelier de mécanique (et d'électricité) dans le quartier d'Islington. Il publie divers journaux : «L'Internazionale», «Lo Schlopero Generale», etc. Il participe au Congrès International Anarchiste d'Amsterdam en 1907 où il s'oppose à Monatte sur la question syndicaliste. En 1910, un terroriste russe qui travaillait à l'atelier avec Malatesta, est surpris en flagrant délit de vol et est tué après une bataille rangée avec la police. Malatesta n'est pas inquiété. Il écrit l'article «Capitalistes et voleurs». A la suite de provocations de la part d'un anarchiste en réalité agent du gouvernement italien, il manque d'être expulsé de Grande-Bretagne. En 1913, il rentre en Italie, rencontre Mussolini, directeur du journal «Avanti» (journal ouvrier le plus important). Il calme les querelles personnelles parmi les anarchistes, prend des contacts avec les autres organisations révolutionnaires, fait des conférences, encourage les syndicalistes (1914). Il revoit Mussolini et discute longuement avec lui sur la révolution. Mussolini était sceptique, Malatesta conclut en disant à Fabbri : «Tu as entendu ? Il appelle hypercritiques Barni et Toneredi ; mais lui aussi est un hypercritique et rien d'autre. Cet homme est révolutionnaire seulement dans son journal. Il n'y a rien à faire avec lui ! » (p. 130).

A Ancône, lors de manifestations antimilitaristes auxquelles participait Malatesta, la police tire, le peuple s'empare de la ville. Les syndicats décrètent la grève générale. C'est «la semaine rouge». Mais l'armée intervient. Mussolini soutient le mouvement en parole, mais ne fait rien. Malatesta fuit, non sans déclarer : «Nous continuerons, préparant la révolution libératrice qui devra assurer à tous la justice, la liberté, le bien-être.»

Il est de nouveau à Londres, toujours électricien-mécanicien. Après la publication pro-alliée de Kropotkine, il écrit : «Les anarchistes ont-ils oublié leurs principes ?» En 1919, il retourne en Italie, à Gênes où il est accueilli par la foule. Il commence une série de conférences sur la nécessité de la révolution. Le «Corriere de la Sera» (20 janvier 1920) le dépeint comme suit : «L'anarchiste Malatesta est aujourd'hui un des plus grands personnages de la vie italienne. Les foules des villes courent à sa rencontre, et ne lui livrent pas les clés des portes, comme c'était jadis la coutume, uniquement parce qu'il n'y a plus de clés ni de portes.»

Il engage des négociations avec les socialistes pour, à l'imitation de d'Annunzio et son occupation de Trieste (1920), faire la révolution. La police essaie de provoquer des désordres et l'assassiner. Malgré les obstacles légaux, «Umanità Nova», journal de Malatesta, tire à 50.000 exemplaires. Il impulse l'Union Syndicaliste Italienne (USI), d'influence anarchiste.

En 1920, un soulèvement a lieu à Ancône, les usines sont occupées. Mais le mouvement est trahi par l'attitude des sociaux-démocrates de la CGT qui rendent les usines.

Après un meeting anarchiste où Malatesta prend la parole, à Bologne, des incidents éclatent, il y a des victimes et des blessés du côté des ouvriers et de la police. Malatesta et l'équipe d'«Umanità Nova» sont arrêtés. Les protestations se multiplient, des attentats fascistes ont lieu. En mars 1921,

une bombe est lancée au théâtre Diana à Milan, tuant vingt personnes. Il s'agissait, hélas, de l'attentat d'un anarchiste individualiste. Les fascistes attaquent et détruisent les locaux d'« Umanità Nova ». Malatesta, qui bien que comprenant et expliquant des faits semblables comme le produit inévitable des injustices sociales et des provocations d'en haut, leur avait toujours manifesté dans sa propagande son opposition la plus décidée, éprouva la plus angoissante sensation, plus déchirante encore par la pensée que l'affection qu'on lui portait, n'était pas étrangère à cet acte.

Le procès de Malatesta et de ses amis (son avocat est toujours Saverio Merlino), se termina par un acquittement général.

Le fascisme, financé par la bourgeoisie, aidé par le gouvernement, avance. Contre, Malatesta favorise la formation des groupes armés.

En juillet 1922, la grève générale est proclamée par l'Alliance du Travail (union de divers syndicats sur l'impulsion de Malatesta), mais le fascisme la décime par la force. Puis, en octobre, c'est « la marche sur Rome », sur la place Cavour les fascistes brûlent un portrait de Malatesta. « Umanità Nova » est interdit. Malatesta, à soixante-neuf ans, reprend son métier d'électricien. La police le suit partout où il pose des appareils électriques.

En 1924, apparaît « Pensiero e Volontà ». Le fascisme à ses débuts laisse la liberté de presse, mais la censure se fit de plus en plus sévère et interdit la revue en 1926. L'atelier de Malatesta est détruit par les fascistes. Lui-même doit vivre de l'aide des camarades, ainsi que sa compagne Elena Mulli (à qui il s'est uni depuis 1921) et la fille de celle-ci Gemma. Des offres de fuite lui sont faites, mais il les refuse, voulant donner l'exemple.

Au moment de la république espagnole « il aurait voulu partir, mais alors il était déjà trop tard » (p. 160) : une équipe de police est installée près de sa maison et le surveille nuit et jour. Sa santé s'affaiblit. Il réussit à faire passer des articles pour « Le Réveil » et « L'Adunata dei Refrattari ». Les attaques broncho-pulmonaires se succèdent. « Franchement, quand on a rêvé et tant attendu, il est douloureux de mourir dans les conditions où je vais peut-être mourir, à la veille, qui sait ? des événements espérés. Mais que veux-tu ! Peut-être n'y a-t-il rien d'autre à faire qu'attendre la fin avec, devant les yeux, l'image de ceux qui m'ont tant aimé et que j'ai tant aimés. » (Lettre à Bertoni, 30 juin 1932.)

Le 11 juillet, il écrit les notes suivantes : « La société aura toujours une tendance à trop s'immiscer dans le domaine individuel » (Rienzi). — « La société ? pourquoi ne pas dire « les gouvernements » (5) ou, plus exactement, « les autres » ? Mais les autres, s'ils ne sont pas les plus forts, s'ils ne sont pas les gouvernements, font peu de mal.

Celui qui jette une bombe et tue un passant dit que, victime de la société, il s'est rebellé contre la société. Mais le pauvre mort pourrait dire : « Mais suis-je la société ? »

Malatesta est mort le 22 juillet 1932.

RENOF.

(5) Tout ceci en français.

LES ANARCHISTES DEVANT LA RÉVOLUTION POPULAIRE

Deux écueils menacent le mouvement anarchiste en cas de révolution libératrice populaire (renversement d'un gouvernement despotique, autochtone ou étranger, ou lutte pour s'opposer à l'instauration d'un tel gouvernement). Le premier danger, c'est de s'imaginer que toute crise politique et sociale de quelque amplitude permet l'instauration de l'anarchie. Le second danger, c'est de négliger la lutte pour les fins propres des anarchistes, soit en restant à l'écart de l'action, soit en s'identifiant aux buts et aux méthodes des éléments populaires non-anarchistes. En signalant ces deux écueils, Malatesta faisait une claire distinction entre le but final (encore lointain et qui ne peut être réalisé que par le consentement général des intéressés), et les objectifs immédiats (qu'il est possible d'atteindre par l'action exemplaire d'une minorité au sein d'un mouvement social plus vaste, pourvu que cette action soit conçue et orientée dans l'esprit anarchiste). Parmi ces « objectifs immédiats » figure au premier plan la possibilité d'expérimenter l'anarchisme en petit, à l'échelle locale, régionale, professionnelle ou industrielle, car il est impossible d'obtenir l'adhésion massive des travailleurs autrement que par le succès palpable d'une telle expérience.

C'est dans la revue *Pensiero et Volontà* du 1-4-24, publiée par Malatesta à Rome au moment où l'assassinat de Mattéotti allait provoquer la première grande crise intérieure du fascisme, que le vieux lutteur italien publia l'article dont nous traduisons ici les passages essentiels, en les encadrant de sous-titres appropriés.

A. P.

★
★ ★

AUTOUR DE « NOTRE » ANARCHISME

Je suis quelque peu déçu, aussi bien devant ce qui paraît dans nos divers périodiques en Italie et au dehors, qu'en lisant la copie que les camarades nous envoient (et qui reste en grande partie non publiée, par le manque de place ou par trop grande insuffisance de composition). J'ai l'impression, je le répète, que nous n'avons pas encore réussi à faire comprendre à tous, les buts que nous nous proposons en continuant à éditer *Pensiero e Volontà*.

REVISION, NON ; APPLICATION, OUI

Interprétant à leur manière notre manifeste désir d'action pratique et de réalisation, beaucoup s'imaginent que nous entendons « ouvrir un procès en révision des valeurs de l'anarchisme théorique ». Et dès lors, selon ses propres

tendances et ses propres préférences, chacun marque la crainte ou l'espérance de nous voir renoncer, en pratique, sinon en théorie, à nos conceptions rigoureusement anarchistes.

En réalité, nous ne croyons pas, comme quelqu'un qui nous l'a fait dire, qu'il y ait « antinomie entre la théorie et la pratique ». Nous croyons en général que la théorie est vraie seulement si elle est confirmée par la pratique. Or, nous ne demandons qu'à vérifier de cette façon l'hypothèse anarchiste choisie par nous comme idéal. Et si, dans notre cas, on ne peut faire tout de suite l'anarchie, ce n'est pas notre scepticisme en matière de théorie qui en est cause, mais le fait que tous ne sont pas convertis à l'anarchisme, et que les anarchistes n'ont même pas encore la force nécessaire pour conquérir du moins leur liberté particulière et pour en imposer le respect.

En somme, nous restons fermes dans les idées qui, dès l'origine, ont été l'âme du mouvement anarchiste ; et nous n'avons vraiment rien à en renier. Nous ne disons pas ceci pour nous en faire un mérite de fidélité, car si nous croyions être tombés dans l'erreur par le passé, nous sentirions l'impérieux devoir de le confesser et de nous corriger ; nous le disons parce qu'il en est ainsi. Et qui connaît les écrits de propagande éparpillés un peu partout par les fondateurs de cette revue, réussirait bien difficilement à trouver une seule contradiction entre ce que nous disons maintenant et ce que nous disons il y a déjà plus de cinquante ans.

Ce n'est donc pas de « révision » qu'il s'agit, mais du développement des idées, et de leur application aux contingences actuelles.

DE LA PROPAGANDE A L'ACTION PRATIQUE

Alors que les idées anarchistes étaient une nouveauté qui émerveillait et qui étourdissait ; lorsqu'on ne pouvait encore que les propager en vue d'un lointain avenir ; alors que même les tentatives insurrectionnelles et les procès volontairement provoqués et affrontés ne servaient qu'à rappeler nos idées à l'attention publique et que l'action violente n'avait d'autre but possible qu'un but de propagande — alors pouvaient suffire la critique de la société actuelle et l'énoncé de l'idéal auquel nous aspirions.

Les questions de tactique n'étaient au fond, elles aussi, qu'un débat sur les meilleurs moyens de propager les idées et de préparer les individus et les masses en vue des transformations proposées.

Mais maintenant les temps sont plus mûrs et les circonstances ont changé.

Tout porte à croire que, dans un délai qui pourrait être de quelques mois, et qui de toute façon ne saurait dépasser quelques années, nous trouverons devant la possibilité et la nécessité d'appliquer nos théories aux faits réels. Il nous faudra donc démontrer que, non seulement nous l'emportons sur toutes les autres tendances de rénovation sociale par la supériorité de notre idéal de liberté — mais encore que nos idées et nos méthodes sont les plus pratiques, pour atteindre le maximum de liberté et de bien-être dans l'état actuel de la civilisation.

C'est justement parce que la réaction furieuse et craintive qui s'abat sur l'Italie, l'Espagne, etc., maintient le pays dans un état d'équilibre instable, que cette réaction même laisse ouverte la voie à tous les espoirs comme à toutes les catastrophes. Et les anarchistes peuvent d'un moment à l'autre être appelés à montrer leur valeur. Ils auront à exercer sur les événements une pression, qui pourra de prime abord ne pas être prépondérante, mais qui sera d'autant plus grande que grands seront leur nombre et leur capacité morale et technique.

D'où la nécessité de profiter de cette période transitoire, qui ne peut être que de calme préparation, pour accumuler le plus possible de forces morales et matérielles, et pour se tenir prêts à tout ce qui pourra arriver.

NOTRE ROLE REVOLUTIONNAIRE COMME MINORITE

Le fait qu'il ne faut pas perdre de vue est celui-ci : nous sommes une minorité relativement petite, et qui restera telle jusqu'au jour où un changement de circonstances extérieures — conditions économiques améliorées et liberté augmentée — placera les masses en situation de mieux nous comprendre, et nous-mêmes en position de pouvoir développer pratiquement notre œuvre.

Or, les conditions économiques ne s'amélioreront pas sensiblement ni d'une façon stable, et les libertés ne s'étendront pas sérieusement, tant que seront en vigueur, dans leur intégrité actuelle, le système capitaliste et l'organisation étatique qui défend le privilège.

Donc, le jour où la crise économique et politique se rouvrira, pour des causes qui échappent en grande partie à notre volonté mais qui existent et devront produire leurs effets — lorsque l'équilibre sera rompu — quand éclatera enfin la révolution — nous nous trouverons encore en petite minorité, comme maintenant, entre les divers partis qui se disputeront le pouvoir.

Que devons-nous faire ?

Se désintéresser du mouvement serait un suicide moral, pour maintenant et pour toujours ; car sans notre effort personnel (sans l'effort de tous ceux qui veulent pousser la révolution jusqu'à la transformation totale de tous les ordres sociaux, par l'abolition de tous les privilèges et de toutes les autorités), la transformation finirait sans avoir rien transformé d'essentiel, et nous nous trouverions dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui.

Si, à cause de notre petit nombre, nous devons nous désintéresser de la révolution qui vient, dans une autre révolution, nous serions toujours la même petite minorité, et nous devrions encore nous désintéresser du mouvement, c'est-à-dire renoncer à la raison même de notre existence. Cette raison d'être, c'est de combattre toujours pour la diminution de l'autorité et du privilège (aussi longtemps qu'on ne pourra pas en réaliser l'abolition complète) ; — du moins, telle est notre raison d'être, à nous qui croyons que la propagande et l'éducation ne peuvent, dans une ambiance sociale donnée, s'étendre au delà d'un nombre limité d'individus, de telle façon qu'il faut nécessairement changer les conditions matérielles du milieu, avant que soit possible l'élévation morale des nouvelles couches d'individus vers un idéal anarchiste.

Donc, une fois de plus que faire ?

Provoquer, s'il est possible, nous-mêmes le mouvement ; y participer de toutes façons avec toutes nos forces ; lui imprimer le caractère le plus libertaire et le plus égalitaire que nous pourrons ; appuyer de tous nos efforts tous les efforts de progrès ; défendre la révolution bien distinctement notre caractère d'anarchistes qui ne veulent pas le pouvoir, et qui supportent mal que d'autres le prennent.

AVEC LES MASSES, CONTRE TOUT GOUVERNEMENT

Il y a parmi les anarchistes — de soi-disants camarades d'idées — qui pensent que, les masses n'étant pas capables maintenant de s'organiser anarchiquement et de défendre la révolution avec des méthodes anarchistes, nous devons nous-mêmes prendre la situation en mains, et « imposer l'anarchie par la force ». Cette phrase, comme nos lecteurs le savent, a été littéralement prononcée dans toute sa crudité.

Je ne répéterai pas ici une démonstration souvent répétée : qui croit en la puissance éducative de la force brutale, et dans la liberté promue et développée par l'œuvre des gouvernements, peut être ce qu'il voudra ; il se peut même qu'il ait raison contre nous ; mais, certainement, il ne peut pas se dire anarchiste, à moins de mentir à lui-même et aux autres.

Je ferais seulement observer que, si « maîtres de la situation » il y a, si gouvernement il doit y avoir, ce ne sera pas à nous de le constituer ou d'en faire partie. D'abord, parce que nous sommes une petite minorité ; ensuite parce que nous n'avons aucune des qualités requises pour conquérir et pour conserver le pouvoir. Je crois même devoir dire, en hommage à la vérité, que même parmi ces singuliers camarades qui voudraient concilier l'anarchie avec la dictature « provisoire », on ne trouve pas, ou on ne trouve que rarement, des éléments vraiment capables de fournir des législateurs, des juges, des préfets de police, et des généraux massacreurs ! Il peut bien se trouver parmi nous quelques hommes, et certainement parmi les meilleurs, qui par sottise ou pour des raisons moins avouables, suivraient de près le parti triomphant et chercheraient à manger un peu du gâteau gouvernemental, mais ceux-là ne feraient que trahir la cause qu'ils entendent défendre, comme l'ont fait certains prétendus anarchistes russes devenus bolchévisants, ou comme font ces « socialistes », qui s'allient aux bourgeois pour faire progresser le socialisme, et ces « républicains », qui se donnent à la monarchie pour mieux préparer la république...

Il faudra donc, dans la révolution, œuvrer pour que les masses s'emparent de la terre, des instruments de travail et de toute la richesse sociale ; faire en sorte qu'elles réclament et prennent toute la liberté dont elles sont capables, et organisent elles-mêmes comme elles pourront et comme elles voudront la production, l'échange et toute la vie sociale aussi **indépendamment que possible de toute imposition de gouvernement** ; il faut, enfin, combattre toute centralisation, et empêcher que de nouveaux maîtres ne se servent des masses les plus arriérées (qui sont toujours la grande majorité numérique) pour étouffer l'élan des régions, des communes et des groupes les plus avancés.

En plus de cela, nous devons, en tous cas, prétendre pour nous-mêmes à la plus complète autonomie, exiger les moyens pour organiser notre vie à notre manière, et chercher à entraîner les masses sur cette voie par la force de l'exemple et l'évidence des résultats obtenus.

Errico MALATESTA.

Publié par Pensiero e Volontà, de Rome, année II, n° 7, 1^{er} avril 1924.

SYNDICALISME ET ANARCHISME

C'est un sujet vieux et rebattu que celui des rapports entre le mouvement ouvrier et les partis de progrès. Mais c'est un argument toujours actuel, et qui le sera tant qu'il y aura ce que nous voyons aujourd'hui : d'un côté des masses tourmentées par des besoins urgents et poussées par des aspirations parfois ardentes mais toujours vagues et indéterminées à une vie meilleure ; et de l'autre, des hommes et des partis qui ont une conception spéciale de l'avenir désirable et des moyens les plus aptes à y parvenir, et qui s'efforcent d'obtenir l'adhésion des masses, adhésion sans laquelle leurs projets et leurs espoirs resteront toujours d'irréalisables utopies. Et ce vieux thème est d'autant plus important maintenant qu'après les catastrophes de la guerre et de l'après-guerre, tous se préparent, ne serait-ce que spirituellement, à la reprise d'activité qui doit suivre la chute de tyrannies encore furieuses mais déjà vacillantes.

Je vais donc chercher à mettre en lumière ce que, selon moi, devrait être l'attitude des anarchistes au regard des organisations ouvrières.

Aujourd'hui il n'y a plus personne, je crois, parmi nous ou presque qui nie l'utilité et la nécessité de l'organisation ouvrière comme moyen d'élévation matérielle et morale des masses, comme champ fécond de propagande et comme force indispensable pour la transformation sociale à laquelle nous aspirons.

Plus qu'à personne, le destin du mouvement ouvrier nous importe, à nous anarchistes, qui croyons que la nouvelle organisation sociale ne doit ni ne peut être imposée par la force ou par la ruse d'un nouveau gouvernement, mais qu'elle doit résulter du libre concours de tous. La condition prolétarienne est le plus grand obstacle à l'instauration d'un ordre de choses où chacun serait capable de faire ses affaires et de pourvoir à ses besoins. Du reste, le mouvement ouvrier est maintenant un fait imposant et universel. C'est pourquoi les efforts des anarchistes doivent tendre à l'éveil du prolétariat et à son auto-éducation. Le combattre, ce serait se faire complice des oppresseurs ; l'ignorer, ce serait se mettre en dehors de la vie populaire et se condamner à une impuissance perpétuelle.

Mais quoique d'accord, tous, ou presque tous, sur l'utilité et sur la nécessité pour les anarchistes de participer activement au mouvement ouvrier et d'y être des initiateurs et des créateurs, nous nous disputons souvent, entre nous, sur la façon, les conditions et les limites de cette participation.

Il y a beaucoup de camarades qui aspirent à faire une seule et même chose du mouvement ouvrier et du mouvement anarchiste. Partout où ils peuvent, comme par exemple en Espagne et en Argentine, et un peu aussi en Italie, en France, en Allemagne, etc., ils cherchent à donner aux organisations ouvrières un programme nettement anarchiste. Ce sont eux qui se sont intitulés « anarcho-syndicalistes » ; ou bien qui, mêlant leurs rangs à d'autres éléments qui ne se disent pas anarchistes et ne le sont pas, prennent le nom de « syndicalistes-révolutionnaires ».

Il faut s'expliquer ici sur ce qu'on entend par « syndicalisme ».

S'il s'agit de l'avenir que l'on désire ; c'est-à-dire, si par syndicalisme on entend la forme d'organisation sociale qui devrait remplacer le système capitaliste et étatiste, alors il faut dissiper l'équivoque. Ou « syndicalisme » est la même chose qu'« anarchie », et c'est donc un mot qui sert seulement à confondre les idées, ou bien c'est une chose différente de l'anarchie et qui pour cela ne peut être acceptée par les anarchistes. En fait, parmi les projets d'avenir exposés par n'importe quel syndicaliste, il y en a de réellement anarchistes, mais il y en a d'autres qui reproduisent avec d'autres noms et d'autres modalités la structure autoritaire qui est cause des maux dont nous souffrons aujourd'hui, et ceux-là n'ont donc rien à faire avec l'anarchie.

Mais ce n'est pas du syndicalisme en tant que système social que j'entends m'occuper ici, puisque ce n'est pas lui qui peut déterminer l'action actuelle des anarchistes relativement au mouvement ouvrier.

Ici, il s'agit du mouvement ouvrier en régime capitaliste et étatiste, et sont comprises sous le nom de syndicalisme la théorie et la pratique de toutes les organisations ouvrières, de tous les « syndicats », constitués pour résister à l'oppression des patrons et diminuer ou anéantir l'exploitation du travail humain de la part des détenteurs des matières premières et des instruments de travail.

Or, je dis que ces organisations ne peuvent pas être anarchistes, et qu'il ne sert à rien de prétendre qu'elles le soient ; parce que, si elles l'étaient, elles manqueraient à leur but et ne serviraient pas aux fins que se proposent les anarchistes en y participant.

Le syndicat est fait aujourd'hui pour défendre les intérêts actuels des travailleurs et pour améliorer leurs conditions le plus possible. Quant à faire la révolution, et transformer par elle les salariés actuels en travailleurs libres, librement associés pour l'avantage de tous, cela n'est pas son but pratique et bien défini.

Pour que le syndicat puisse servir son propre but, et en même temps être un moyen d'éducation et un champ de propagande en vue d'une future et radicale transformation sociale, il faut qu'il accueille tous les travailleurs, ou au moins tous ceux qui aspirent à améliorer leurs conditions et que l'on peut rendre capables d'une quelconque résistance contre les patrons. Si l'on prétend attendre que les travailleurs soient devenus des anarchistes avant de les inviter à s'organiser et avant de les admettre dans l'organisation, je crois que l'on intervertit, en faisant cela, l'ordre naturel de la propagande et du développement psychologique des individus. Prenons la CNT espagnole, et supposons que tous ses membres soient anarchistes. Pourquoi construiraient-ils une organisation de résistance alors qu'il n'y en aurait plus besoin, et que déjà la grande masse serait pleinement capable de faire la révolution ? Prenons la FORA d'Argentine ; le syndicat anarchiste minoritaire sera-t-il autre chose que le duplicata du groupe anarchiste ? Ne restera-t-il pas impuissant, soit pour obtenir des améliorations décisives, soit pour faire la révolution ? A moins qu'on ne veuille inscrire sur le papier le programme anarchiste, et se contenter d'une adhésion de pure forme, inconsciente et irresponsable ? Mais à quoi bon réunir ainsi des gens qui suivraient

moutonnièrement les organisateurs, pour ensuite se disperser, ou passer à l'ennemi, à la première occasion où il faudrait se montrer anarchistes pour de bon ?

Le syndicat (dans son existence pratique, et non pas dans la théorie que chacun façonne à sa manière) est, par sa nature, réformiste. Tout ce qu'on peut espérer de lui, c'est que les réformes qu'il propose et réalise soient telles et fonctionnent d'une façon telle, qu'elles servent à l'éducation et à la préparation révolutionnaires, et qu'elles laissent le chemin ouvert à des améliorations toujours plus vastes.

Toute fusion, ou confusion, entre le mouvement anarchiste et révolutionnaire, et le mouvement syndicaliste, finit, soit par rendre le syndicat impuissant à réaliser son but spécifique, soit par atténuer, fausser et éteindre l'esprit anarchiste.

Le syndicat peut surgir avec un programme socialiste, révolutionnaire, anarchiste, etc. C'est même avec des programmes de ce genre que sont généralement nées les diverses organisations ouvrières. Elles restent fidèles à ce programme originel tant qu'elles sont faibles et impuissantes, c'est-à-dire tant qu'elles sont, plutôt que des organismes aptes à une action efficace, de simples groupes de propagande lancés et animés par quelques hommes enthousiastes et convaincus. Mais ensuite, à mesure qu'elles réussissent à attirer dans leur sein la masse ouvrière, et à acquérir la force nécessaire pour demander et imposer des améliorations, le programme primitif devient une formule vide à laquelle on ne fait plus attention ; la tactique s'adapte aux contingences, et les enthousiastes de la première heure, ou bien s'adaptent d'eux-mêmes, ou bien doivent céder la place aux hommes « pratiques », qui prennent garde au présent sans s'occuper du lendemain.

Il y a certainement des camarades qui, tout en étant au premier rang du mouvement syndical, restent sincèrement et avec enthousiasme des anarchistes, de même, il y a des groupements ouvriers qui s'inspirent de la propagande anarchiste. Mais ce serait une critique trop facile d'aller chercher les mille cas où ces hommes et ces groupements se mettent, dans la pratique de tous les jours, en contradiction avec les idées anarchistes. Dure nécessité ? D'accord. On ne peut faire de l'anarchisme pur, quand on est contraint de traiter avec les patrons et les autorités ; on ne peut faire que les masses agissent d'elles-mêmes, quand les masses se refusent à agir et demandent, exigent des chefs. Mais pourquoi confondre l'anarchisme avec ce qui n'est pas l'anarchisme, et assumer, en tant que porte-parole d'une idée, la responsabilité des transactions et des accommodements nécessaires justement parce que la masse ne les partage pas, même si elle appartient à une organisation qui les a inscrites dans son acte constitutif ?

Selon moi, les anarchistes n'ont pas à vouloir que les syndicats soient anarchistes, mais ils ont à agir dans les syndicats pour des buts anarchistes, comme individus, comme groupes et comme fédérations de groupes. De la même façon qu'il y a, ou devrait y avoir, des groupes d'études et de discussion, des groupes pour la propagande écrite et orale au milieu du public, des groupes coopératifs, des groupes qui agissent dans les usines, aux champs, dans les casernes, dans les écoles, etc., de même on devrait former des groupes spéciaux dans les diverses organisations qui mènent la lutte de classe.

Naturellement, l'idéal serait que tous soient anarchistes, et que les grandes organisations fissent leur besogne d'une façon anarchiste; mais il est clair qu'alors, il n'y aurait pas besoin de s'organiser pour la lutte contre les patrons — parce qu'il n'y aurait plus de patrons. Etant donné les circonstances telles qu'elles sont, étant donné le degré de développement des masses au milieu desquelles ils travaillent, les groupes anarchistes n'ont pas à prétendre que les organisations agissent comme si elles étaient anarchistes.

Ils devraient simplement s'efforcer de faire en sorte qu'elles s'approchent pratiquement, peu à peu, et le plus possible, de la *tactique* anarchiste. Si, pour la vie de l'organisation, et pour les besoins et la volonté des organisés, il est vraiment nécessaire de transiger, de céder, d'aller à des contacts impurs avec les autorités et les patrons — soit, que cela soit fait par les autres, et non par des anarchistes. Notre mission syndicale est de démontrer l'insuffisance et la précarité de toutes les améliorations que l'on peut obtenir dans le système actuel, et de pousser la lutte toujours plus loin vers des solutions radicales, sans prétendre imposer nos hommes, nos formules et notre drapeau.

Les anarchistes dans les syndicats, devraient lutter pour qu'ils restent ouverts à tous les travailleurs de n'importe quelle opinion et de n'importe quel parti, à la seule condition de leur solidarité réelle dans la lutte contre les patrons. Ils devraient s'opposer à l'esprit corporatif et à une quelconque prétention de réaliser un monopole d'organisation ou un monopole de la main-d'œuvre. Ils devraient s'opposer à la décadence des syndicats comme instruments des politiciens, comme agents des manœuvres électorales et des menées autoritaires; ils devraient prêcher et pratiquer l'action directe, la décentralisation, l'autonomie, la libre initiative; ils devraient agir pour que les organisés apprennent à participer directement à la vie de l'organisation et à se passer de chefs, et de fonctionnaires permanents. Ils devraient, en somme, rester des anarchistes, se maintenir toujours en liaison avec les anarchistes, et se rappeler que l'organisation ouvrière, quelle que soit son importance, n'est pas le but, mais simplement un des moyens pour préparer l'avènement de l'anarchie.

Le quotidien anarchiste *La Protesta* de Buenos-Aires s'est mis en tête, je ne sais comment, l'idée qu'il existe un courant anarchiste, représenté par Fabbri et Malatesta, et qui voudrait organiser les anarchistes en «groupements purement culturels»; tendance que *La Protesta* s'efforce de combattre du point de vue anarcho-syndicaliste.

Je n'ai jamais pensé, ni formulé, chose semblable, et je sais que Fabbri est dans le même cas que moi.

Certains ont dit que j'ai surtout attribué aux organisations anarchistes un rôle de préparation révolutionnaire, insurrectionnel; et cette interprétation, tout en étant entièrement conforme à ma pensée, en est certainement plus proche que l'opinion que m'attribuent les camarades argentins.

Errico MALATESTA.

LES SOLUTIONS COMMUNISTES - COLLECTIVISTES ET INDIVIDUALISTES DE L'ANARCHISME

L'article de Nettlau, inspiré d'un large esprit de liberté et de solidarité et d'un ardent amour pour la cause de l'anarchisme, mérite et demande quelques commentaires.

CAUSES DE NOTRE FAIBLESSE COMME MOUVEMENT

Nettlau suppose que la raison, ou tout au moins une des raisons pour lesquelles l'anarchisme, après tant d'années de propagande, de luttes, de sacrifices, n'a pas encore réussi à attirer et soulever les grandes masses, réside dans le fait que les anarchistes des deux écoles, communistes et individualistes, ont présenté chacun leur théorie économique comme l'**unique** solution au problème social, et pour cela n'ont pas réussi à persuader les gens que la réalisation de leurs idées fût possible.

Je crois en vérité que la raison essentielle de notre peu de succès réside dans l'ambiance actuelle, c'est-à-dire dans les conditions matérielles et morales de soumission à l'Etat où se trouve la masse des travailleurs — et de ceux qui, bien que n'étant pas des travailleurs productifs, sont victimes quand même de l'actuelle organisation sociale.

Notre propagande ne peut avoir dans les masses qu'une portée limitée, et qui se réduit à peu de choses ou à rien, dans certaines régions les plus malheureuses et dans certaines couches de la population les plus tourmentées par la misère physique et morale. Et je crois que l'ambiance ne pourra changer et nous devenir favorable que par un changement dans l'évolution actuelle des choses — changement qu'il faut s'efforcer de provoquer et de valoriser. C'est alors que nos idées pourront conquérir un nombre toujours plus grand d'adhérents et une croissante possibilité de réalisation. La division entre communistes et individualistes entre dans tout cela pour peu de choses, car en réalité elle n'intéresse que ceux qui sont déjà anarchistes et la petite minorité d'hommes qui est en conditions de pouvoir le devenir.

Il n'en est pas moins vrai que les polémiques entre anarchistes individualistes et anarchistes communistes ont souvent absorbé une grande partie de notre énergie. Elles ont empêché, alors qu'elle était possible, une franche et fraternelle collaboration entre tous les anarchistes ; et, par là même, elles ont écarté de nous beaucoup d'éléments qui, s'ils nous avaient vus plus unis, auraient été attirés par notre passion pour la liberté. Pour qu'il y ait vraiment liberté, c'est-à-dire anarchie, il faut qu'il y ait possibilité de choix, et que chacun puisse arranger à sa façon sa propre vie, en embrassant la solution communiste ou la solution individualiste, ou encore un quelconque degré ou un quelconque mélange de communisme et d'individualisme.

C'EST LA COMMUNAUTE DES MOYENS QUI UNIT, PLUS QU'LE BUT

Mais le contraste entre les anarchistes qui se disent communistes et ceux qui se disent individualistes se base-t-il réellement sur l'idée que chacun se fait de la vie économique (production et distribution des produits) dans un milieu social anarchiste ? Après tout, ce sont des questions qui regardent l'ave-

nir lointain ; et s'il est vrai que l'idéal, le but ultime, est le phare qui guide (ou devrait guider) la conduite des hommes, il est encore plus vrai que ce qui détermine plus que tout l'accord et le désaccord, ce n'est pas ce que l'on pense faire demain, mais ce que l'on fait et veut faire aujourd'hui. En général on s'entend mieux, et l'on a plus d'intérêt à s'entendre avec ceux qui parcourent le même chemin que nous, même pour une destination différente, qu'avec ceux qui vont au même endroit mais par un autre chemin. Et c'est ainsi que les anarchistes des diverses tendances (malgré qu'au fond ils voulaient tous à peu près la même chose), se sont trouvés, dans la pratique de la vie et de la propagande, dans une incompatibilité de moyens.

Une fois admis le principe de base de l'anarchisme, c'est-à-dire que personne ne devrait avoir ni l'envie, ni la possibilité, de réduire autrui à la servitude, et de le contraindre à travailler pour lui, il est clair que peuvent entrer dans l'anarchisme tous les modes de vie (et seulement ceux-là) qui respectent la liberté et reconnaissent à chacun un droit égal à jouir des biens naturels, et l'usage des produits de sa propre activité.

COMMUNAUTE DE BUT DES ANARCHISTES

Il est universellement reconnu parmi les anarchistes, que l'être concret, réel, l'être qui a sensation, vouloir et conscience, l'être qui jouit et souffre, c'est l'individu ; et que la société (loin d'être quelque chose de supérieur dont l'individu est par nature l'instrument et l'esclave) ne doit être que l'union inter-individuelle d'hommes associés pour le plus grand bien de chacun. De ce point de vue, on pourrait dire que nous sommes tous individualistes.

Mais pour être anarchiste, il ne suffit pas de vouloir l'émancipation de sa propre individualité, il faut vouloir l'émancipation de tous. Il ne suffit pas de se révolter contre l'oppression, mais il faut se refuser à être oppresseurs. Il faut comprendre les liens de solidarité, naturelle ou volontaire, qui lient les hommes entre eux. Il faut aimer ses semblables souffrir des maux d'autrui, ne pas se sentir heureux si l'on sait que d'autres sont malheureux. Et ceci n'est pas une question d'arrangements économiques ; c'est une question de sentiments, ou, comme on dit théoriquement, une question éthique.

Etant donnés de tels principes et de tels sentiments, communs, malgré le langage divers, à tous les anarchistes, il s'agit de trouver aux problèmes pratiques de la vie, les solutions qui respectent le mieux la liberté et satisfont le mieux les sentiments d'amour et de solidarité.

IMPOSSIBILITE DE SOLUTIONS PRATIQUES EXCLUSIVEMENT COMMUNISTES

Les anarchistes qui se disent communistes — et j'en suis — sont tels, non qu'ils veuillent imposer leur spéciale façon de voir, ou croient qu'en dehors d'elle il n'y ait pas de salut, mais parce qu'ils sont convaincus, jusqu'à preuve du contraire, que — plus les hommes fraternisent et plus intime est la coopération de leurs efforts en faveur de tous les associés — plus grand est aussi le bien-être et la liberté dont chacun peut jouir. Ils pensent que l'homme, même libéré de l'oppression de l'homme, reste toujours exposé aux forces hostiles de la nature, qu'il ne peut la vaincre seul, tandis qu'avec le concours des autres hommes, il peut dominer sa condition et transformer le milieu en instrument de son propre bien-être. Un homme qui voudrait faire face à

ses besoins matériels en travaillant seul, serait l'esclave de son travail. Un paysan, par exemple, qui voudrait cultiver tout seul son bout de terrain, renoncerait à tous les avantages de la coopération et se condamnerait à une vie misérable. Il ne pourrait s'accorder ni repos, ni voyages, ni études, ni contacts avec la vie multiforme des vastes groupements humains — et ne réussirait pas toujours à apaiser sa faim.

Il est grotesque de penser que des anarchistes, pour autant qu'ils se disent et soient **communistes**, puissent vivre comme dans un couvent (soumis à la règle commune, au repas et à l'habillement uniformes, etc.) ; mais il serait également absurde de penser qu'en tant qu'**individualistes**, ils puissent faire ce que bon leur semble sans tenir aucun compte des besoins d'autrui, du droit de tous à une égale liberté.

Kropotkine, par exemple, qui fut parmi les anarchistes un des plus passionnés et le plus éloquent propagateur de la conception communiste, fut en même temps un grand apôtre de l'indépendance individuelle et voulait avec passion que tous pussent développer et satisfaire librement leurs goûts artistiques, se dédier aux recherches scientifiques, unir harmonieusement le travail manuel à l'intellectuel pour devenir des hommes dans le sens le plus élevé du mot.

D'autre part, les communistes (anarchistes bien entendu) constatent les différences naturelles de fertilité, de salubrité et de position du sol : et il leur paraît impossible d'assurer individuellement à chacun d'**égales conditions de travail** et de réaliser la justice, si la solidarité fait défaut. Par ailleurs, beaucoup d'entre eux se rendent compte des immenses difficultés qui s'opposent à ce que soit pratiqué (avant une longue période de libre évolution) le communisme volontaire **universel** qu'ils considèrent comme l'idéal suprême de l'humanité émancipée et fraternelle. Ils en arrivent donc à une conclusion qui pourrait s'exprimer par la formule : « Le plus de communisme qu'il est possible pour réaliser le plus possible d'individualisme, c'est-à-dire le maximum de solidarité pour jouir du maximum de liberté. »

IMPOSSIBILITE DE SOLUTIONS PRATIQUES EXCLUSIVEMENT INDIVIDUALISTES

Sans doute, les individualistes (je parle, bien entendu, toujours des anarchistes) sont en légitime réaction contre le communisme autoritaire. Ce communisme a été, dans l'histoire, la première conception qui s'est présentée à l'esprit humain d'une forme de société « rationnelle et juste », et toujours, il a influencé plus ou moins toutes les **utopies** et toutes leurs tentatives de réalisation. Ainsi par réaction contre une doctrine (qui, au nom de l'égalité, entrave et détruit la personnalité humaine) les individualistes ont donné la plus grande importance au concept abstrait de **liberté**. Mais ils ne se sont pas aperçus — ou n'ont pas insisté sur ce point — que la **liberté concrète**, la liberté réelle, est conditionnée par la solidarité, par la fraternité et par la coopération volontaire.

Il serait d'ailleurs injuste de penser que les individualistes veulent se priver des bénéfices de la coopération et se condamner à un impossible isolement. Ils comprennent certainement que le travail isolé est impuissant, et que l'homme, pour s'assurer une vie humaine et jouir matériellement et moralement de toutes les conquêtes de la civilisation, ou bien doit exploiter directement ou

Indirectement le travail d'autrui et prospérer sur la misère des travailleurs, ou bien doit s'associer avec ses semblables et partager avec eux les fardeaux et les joies de la vie. Et comme, étant anarchistes, les individualistes ne peuvent admettre l'exploitation de l'homme par l'homme, ils doivent nécessairement convenir que pour être libres et vivre en hommes, il faut accepter un degré ou une forme quelconque de communisme volontaire.

Sur le terrain économique, donc, qui est celui qui apparemment divise les anarchistes en communistes et individualistes, la conciliation serait vite faite. Comment ? En luttant ensemble pour conquérir la vraie liberté et en laissant ensuite l'expérience résoudre les problèmes pratiques de la vie. Et alors, les discussions, les études, les hypothèses, les tentatives possibles aujourd'hui, et même les contrastes entre les diverses tendances seraient toutes choses utiles pour se préparer soi-même aux tâches futures.

LA RACINE DES DIVERGENCES EST DANS LES METHODES

Mais pourquoi donc, si vraiment sur la question économique, les différences sont plus apparentes que réelles et sont de toute façon facilement surmontables, pourquoi cette éternelle dissension cette hostilité qui, quelquefois, devient une véritable inimitié, entre hommes qui, comme dit Nettlau, sont si près les uns des autres, et sont tous animés des mêmes passions et du même idéal ?

Il y a que, comme je l'ai dit, la différence entre les projets et les hypothèses sur la future organisation économique du milieu social souhaité n'est pas la vraie raison de la division persistante, laquelle au contraire est créée et maintenue par de plus importantes et surtout plus actuelles dissensions de caractère moral et politique.

Je ne parlerai pas de ceux qui se disent individualistes-anarchistes et ensuite manifestent des instincts féroceement bourgeois, en proclamant leur mépris pour l'humanité, leur insensibilité pour la douleur d'autrui, et leur envie de domination.

Je ne parlerai pas de ceux qui se disent communistes-anarchistes, et qui au fond ne sont que des autoritaires qui croient posséder la vérité absolue et s'attribuent le droit de l'imposer aux autres.

Communistes et individualistes ont eu souvent le tort d'accueillir et de reconnaître comme camarades des gens qui n'ont de commun avec eux que quelques expressions verbales et quelques apparences extérieures.

J'entends parler de ceux que je considère comme de vrais anarchistes.

Ceux-ci sont divisés sur plusieurs points d'importance réelle et actuelle, et se classent en communistes ou individualistes, généralement **par tradition**, sans que les choses qui réellement les divisent aient rien à voir avec les questions concernant la société future.

La division fondamentale est tout autre.

Parmi les anarchistes, il y a les **révolutionnaires** ; les révolutionnaires croient qu'il faut, par la force, abattre la force qui maintient l'ordre présent pour créer une ambiance où soit possible la libre évolution des individus et de la collectivité. Et il y a les **éducateurs** ; ceux-ci pensent que l'on ne peut arriver à la transformation sociale qu'en transformant d'abord les individus au moyen de l'éducation et de la propagande.

Parmi les anarchistes, il y a les partisans de la non-résistance, ou de la résistance passive, qui ont horreur de la violence même quand elle sert à repousser l'agression ; et il y a, parmi ceux qui admettent la nécessité de la violence, diverses tendances divisées sur la nature, la portée et les limites de la violence permise. Il y a des dissensions en ce qui concerne l'attitude des anarchistes face au mouvement syndical ; des dissensions sur l'organisation, ou la non-organisation spécifique des anarchistes ; des dissensions permanentes, ou occasionnelles, sur les rapports des anarchistes et des autres mouvements subversifs.

C'est sur ces questions, et d'autres encore du même genre, qu'il faut chercher à s'entendre ; ou, si l'entente n'est pas possible, apprendre à se tolérer ; travailler ensemble quand on est d'accord, et quand on ne l'est pas, laisser chacun agir comme il croit bien de faire, sans se gêner l'un l'autre.

Parce que, tout bien considéré, personne ne peut être absolument sûr d'avoir raison, et que personne n'a toujours raison.

CE QUE FUT LE COLLECTIVISME DE LA PREMIÈRE INTERNATIONALE

Je suis d'accord avec le camarade Nettlau que, pour la propagation et la première réalisation nécessairement graduelle des idées anarchistes, présenter le communisme comme l'unique moyen de vie possible et acceptable en régime de non-autorité est une grossière erreur ; et je crois comme lui qu'une seule et unique solution des problèmes économiques, applicable à tous et en toutes circonstances se concilierait mal avec le principe de liberté qui est à la base de l'anarchisme.

Peut-être est-il vrai aussi qu'une certaine étroitesse d'idées, un certain dogmatisme peuvent s'énumérer parmi les raisons — ce n'est pas, selon moi, la principale — qui ont empêché un plus grand et plus rapide développement de notre mouvement.

Toutefois, puisque nous sommes en matière historique, et que Nettlau est un historien scrupuleux et avide de vérité. Je suis certain qu'il acceptera avec plaisir que je lui rappelle certains faits, qui peuvent servir à une plus juste distribution des responsabilités incombant aux plus vieux propagateurs de l'anarchisme.

L'Internationale, telle qu'elle sortit de son congrès de Bâle en 1869 était collectiviste, il est vrai ; mais elle était — même dans ses sections les plus avancées — assez peu anarchiste. Elle était collectiviste, dans le sens que l'on donnait alors à ce mot, c'est-à-dire que la terre, les instruments de travail, en somme tous les moyens de production devaient être propriété collective, et que chaque travailleur, seul ou associé, devait jouir ou disposer du produit intégral de son travail. Mais — si l'on n'avait pas de formule précise de salaire intégral ou répartition, ce qui peut d'ailleurs paraître secondaire — on n'avait pas non plus d'idées claires et déterminées sur la manière d'allouer à chaque individu ou à chaque association la part du sol, des matières premières et des instruments qui doit lui revenir, ni sur la manière de mesurer le travail de chacun et d'établir un critère de valeur pour l'échange. Tout ceci devait être laissé à la « collectivité » ; et on ne prêtait pas assez garde au danger que cette « collectivité » pourrait bien, par la suite, n'être en réalité qu'un « gouvernement », c'est-à-dire quelques individus, qui se seraient emparé du pouvoir et imposeraient aux autres leurs volontés.

NAISSANCE DU COMMUNISME ANARCHISTE EN ITALIE

Chez nous, en Italie on se préoccupa beaucoup de ces questions. On fut d'accord avec les internationalistes de tous les pays sur le principe que *tous* devraient être travailleurs, que personne ne devrait pouvoir vivre en opprimant et exploitant les autres, et que la fraternité et la solidarité entre tous les êtres humains devraient être substituées à la lutte et à la concurrence visant un bien-être à conquérir aux dépens des autres.

Nous découvrîmes que, dans le collectivisme, subsistait une cause de lutte, tant pour l'obtention des moyens de production les plus avantageux que pour la valeur conventionnelle que chacun aurait voulu donner à ses propres produits, en les surestimant par rapport aux produits des autres.

Et après de longues discussions et polémiques, nous arrivâmes à cette conclusion que la seule solution pour réaliser l'idéal de la fraternité humaine et pour éliminer toutes les difficultés insolubles de la mesure de l'effort fait et de la valeur des produits obtenus, c'est une organisation communiste, où chacun apporterait volontairement son tribut à la production et consommerait librement tout ce qu'il lui faudrait. Nous pensions, de la sorte, exclure de la vie sociale toute raison de lutte entre les hommes, et, par là même, faire disparaître toute raison d'autorité et tout désir de domination.

Voilà pourquoi les délégués des sections italiennes de l'Internationale, réunis en congrès à Florence, en 1876, votèrent à l'unanimité, moins une voix — je crois que c'était celle de Poggiali, de Florence — une résolution où le programme communiste était substitué à celui du collectivisme professé jusqu'alors.

La résolution des Italiens fut bientôt acceptée avec enthousiasme d'abord en Suisse, où résidaient à cette époque Kropotkine et Reclus, et ensuite par presque tous les anarchistes de tous les pays, moins les Espagnols, qui, dans leur grande majorité, restèrent encore, pour de longues années, fidèles au programme collectiviste.

Nous fûmes dès lors, comme nous le sommes maintenant, anarchistes-communistes : mais cela ne veut pas dire que nous faisons du communisme une panacée et un dogme, et que nous ne voyons pas que pour la réalisation du communisme, certaines conditions morales et matérielles, qu'il faut créer d'abord, sont nécessaires.

CONCEPTIONS DES PREMIERS ANARCHISTES-COMMUNISTES SUR LA PROPRIÉTÉ

Pour bien montrer quel était notre point de vue, voici ce que nous disions dans la brochure « Programme et organisation et l'Association Internationale des Travailleurs », publiée à Florence en juin 1884, par les soins du journal *La Question sociale*.

Je transcris tout entier le petit chapitre qui, dans cette brochure, traitait du problème qui nous occupe maintenant :

« **La propriété.** — Nous avons déjà dit que la propriété individuelle doit être abolie, bien plus, que son abolition (et tous les prétendus droits qui en dérivent) est la condition nécessaire pour le triomphe de la solidarité dans les rapports humains. Disons maintenant quelques mots sur le système d'organisation qui devra remplacer le régime de la propriété privée.

» L'Internationale a été longtemps collectiviste : elle voulait que la terre, les matières premières, les instruments de travail, en somme toute ce qui sert à l'homme pour exercer son activité et produire les richesses sociales, fût une propriété collective, dont tous auraient le droit de se servir pour travailler, tandis que le produit du travail serait tout entier aux travailleurs, seuls ou associés, excepté la quote-part proportionnelle pour les frais généraux.

» Par conséquent on préconisait les formules : **A chacun selon son propre travail, ou, ce qui revient au même, au travailleur le produit entier de son travail ; — qui travaille mange, et qui ne travaille pas ne mange pas, etc.** Toujours en admettant que les vieillards, enfants et invalides auraient droit à recevoir de la société les moyens de satisfaire à tous leurs besoins.

» Mais le collectivisme est sujet à beaucoup de graves objections.

» Il est, économiquement, fondé sur le principe de la valeur des produits, déterminé par la quantité de travail qu'exige leur production. Or, la valeur définit ainsi est impossible à déterminer, si l'on veut tenir compte non seulement de la durée ou d'un autre élément extérieur au travail, mais encore de l'effort total, mécanique et intellectuel, qu'il demande. De plus, comme les diverses parties du sol sont plus ou moins productives, et que tous les instruments de travail ne sont pas de même qualité, il est à craindre que chacun ne cherche à se prévaloir du sol ou des instruments les meilleurs, comme il chercherait à attribuer la plus grande valeur possible à ses propres produits et la plus petite valeur possible à ceux des autres. De ce fait la distribution des instruments et l'échange de produits finirait par se faire selon le principe de l'offre et de la demande, ce qui équivaldrait à retomber à pleine concurrence, et en plein monde bourgeois.

» Mais surtout le collectivisme pêche par sa base morale. Il est fondé, comme le capitalisme, sur le principe de lutte pour la vie ; seulement, il cherche à rétablir entre les lutteurs l'égalité du point de départ. Admise la lutte, l'on a nécessairement des vainqueurs et des vaincus, et celui qui emporte la première victoire acquiert par là des avantages qui lui assureront presque toujours des triomphes encore plus grands. Le collectivisme est donc impulsant à produire cette révolution, cette profonde transformation morale de l'homme, à la suite de laquelle chacun ne ferait pas et ne voudrait pas faire quoi que ce soit qui puisse porter dommage à autrui. C'est pourquoi le collectivisme ne pourrait se maintenir seul. **Il est incompatible avec l'anarchie ;** il aurait besoin d'un pouvoir régulateur et modérateur, qui ne tarderait pas à devenir oppresseur et exploitant, et qui ramènerait d'abord la propriété corporative, puis la propriété individuelle.

» Pour ces raisons, l'Internationale a fini, presque unanimement, par accepter une solution, plus ample et plus conséquente, la seule qui réponde au plein développement du principe de solidarité : **LE COMMUNISME.**

» **Tout est à tous, tout est produit à l'avantage de tous ; chacun doit faire pour la société tout ce que ses forces lui permettent de faire, et il a droit d'exiger de la société la satisfaction de tous ses besoins, dans la mesure concédée par l'état de la production et des forces sociales.**

» Mais le communisme, pour être réalisable, a besoin d'un grand développement moral parmi les membres de la société, d'un grand et profond sentiment de solidarité que l'élan révolutionnaire peut-être ne suffira pas à

produire ; — d'autant plus que nous manquerons tout d'abord des conditions matérielles capables de faciliter ce développement, c'est-à-dire : 1) d'une abondance de production telle que chacun puisse satisfaire amplement à ses besoins sans nuire aux intérêts des autres, et 2) d'une organisation du travail, telle que celui-ci ne soit repoussant et pénible pour personne.

> On pourra remédier à ces contradictions en limitant la réalisation immédiate du communisme seulement aux territoires et aux domaines sociaux où les circonstances le permettent, et en acceptant pour le reste, mais **transitoirement**, le collectivisme. Dans les premiers temps, corrigé par l'enthousiasme du peuple éveillé à une nouvelle vie, animé par la puissante impulsion révolutionnaire, le collectivisme n'aura pas le temps de produire ses mauvais effets. Il faudra toutefois, pour qu'il ne retombe pas plus tard dans le système bourgeois, hâter son évolution vers le communisme. Et c'est en cela que l'action d'une avant-garde consciemment communiste, l'action de l'Internationale, sera d'une importance vitale.

> L'Internationale devra défendre partout le communisme, mettre en relief les avantages obtenus aux endroits où il aura été appliqué, chercher à faire mettre en commun le plus de choses possible, et surtout réclamer l'application immédiate et complète de la gratuité communiste à l'ensemble des services publics. En plus des domaines sociaux, déjà caractérisés comme services publics (comme la distribution d'eau, l'éclairage des rues, la voirie, l'hygiène publique, etc.), devront être considérés comme tels l'habitation, l'instruction, les soins aux malades, l'éducation des enfants et la distribution des aliments les plus nécessaires, l'idée de service public gratuit devant s'étendre par la suite, petit à petit, à toutes les branches de la production et de la consommation. >

EXAMEN DES CONCEPTIONS ANARCHISTES COMMUNISTES ORIGINELES

Je ne dirai certainement pas que, dans le texte ci-dessus, il y a tout ce que je trouverais à dire aujourd'hui sur le problème qui nous occupe. Il y manque une large vision de la complexité de la vie sociale ; on ne tient pas suffisamment compte des routines, des habitudes, des préjugés, des appréhensions populaires ; il manque par conséquent un sentiment adéquat des difficultés pratiques qui s'opposeraient à une réalisation rapide et générale du communisme. Et surtout on n'a pas bien conscience du danger que la préoccupation exclusive de l'égalité peut représenter quant au sentiment et à la pratique de la liberté. Car l'égalité, recherchée pour elle-même, engendre une jalousie féroce, un règne de la médiocrité, un nouveau et odieux despotisme, qui, par la suite, ne saurait manquer de faire disparaître aussi bien l'égalité matérielle que l'égalité liberté qui en est la seule garantie possible. Mais nous avons traité, et traiterons encore de ceci en d'autres occasions.

Ce que j'ai voulu établir, c'est que, lorsque nous introduisîmes le communisme dans le programme de l'Internationale (et dans celui de l'anarchisme), nous n'avons pas montré autant d'exclusivisme et d'intolérance qu'on voudrait — semble-t-il — nous en attribuer. Un fait suffirait à le prouver ; le fait que, tout en affirmant et propageant toujours notre idéal communiste, nous avons généralement préféré, dans nos publications et nos organisations, prendre le nom générique de **socialistes-anarchistes**, justement pour ne pas exclure les autres formes sociales de l'anarchisme. Et quand la dégénérescence autoritaire et parlementaire des socialistes démocrates nous eut amenés, à tort ou à raison,

à négliger ou abandonner l'appellation de socialistes, nous conservâmes simplement le nom d'anarchistes, signifiant par là que l'on pouvait se dire anarchistes, dès lors qu'on était partisan d'un régime économique garantissant à tous les moyens d'une vie indépendante, c'est-à-dire d'une liberté effective.

LE MYTHE DE L'ABONDANCE, PIERRE D'ACHOPPEMENT DE L'ANARCHISME

Je disais donc que, tout en supposant, dans notre enthousiasme d'initiateurs, les choses plus faciles et plus simples qu'elles n'étaient en réalité, nous n'avons pas manqué de comprendre, et de faire remarquer, que la condition nécessaire du communisme est l'abondance, et que cette abondance ne peut se produire en régime capitaliste.

En partant de notre attitude, on serait facilement arrivé à concrétiser un programme pratique qui nous aurait permis d'influencer la marche des événements historiques bien plus efficacement que nous n'avons pu le faire jusqu'à maintenant.

Mais un fait important, qui peut avoir échappé aux observateurs ou leur paraître sans importance, vint exercer une influence néfaste sur le développement du mouvement anarchiste, en interrompant et même en proscrivant presque l'étude fatigante des problèmes que nous étions appelés à résoudre. Et ce fait fut la publication en France de deux brochures, dont je ne suis arrivé à connaître avec certitude ni l'origine ni l'auteur.

Elles étaient intitulées, l'une « Les produits de la terre », et l'autre « Les produits de l'industrie ». Dans ces brochures, l'existence actuelle de l'abondance était prouvée statistiques en main (que ne réussit-on à prouver par la statistique, quand on la consulte pour y trouver la confirmation d'une idée préconçue ?).

On affirmait donc que la terre cultivée produit aujourd'hui beaucoup plus qu'il faudrait pour que tous mangent à satiété — et que l'industrie produit de tout avec une prodigalité encore plus grande. Chaque année, il y aurait eu (en conséquence du paupérisme qui n'en permet pas l'écoulement) une grande avance de marchandises non consommées, dont on ne comprenait pas trop où elle passait (ni pourquoi les capitalistes la faisaient produire, et en supportaient intégralement le coût de production, puisqu'ils ne parvenaient pas à la vendre !). La chose était absurde, mais séduisante, et c'est pourquoi elle fut tout de suite crue et acceptée. Il était si facile, dans la propagande, de pouvoir dire aux gens : « Vous souffrez de la faim, vous manquez de tout, pendant que les greniers et les magasins sont comblés de victuailles et de marchandises qui ne servent à personne. Cette richesse, vous n'avez qu'à tendre la main, et la prendre ! » Le succès de ces brochures parmi les anarchistes fut énorme. Et, comme il advient d'ordinaire, il ne manqua pas de têtes chaudes qui, en exagérant l'exagération, s'imaginèrent qu'il y avait tant de marchandises d'avance, que, non seulement chacun ferait bombance sans se préoccuper de l'organisation de la production, pendant la période révolutionnaire, mais que l'on pourrait très bien ensuite vivre ainsi pendant plusieurs années, toute comme vivent aujourd'hui les bourgeois. Tout au plus, admettaient-ils que l'on parlât d'organiser la consommation ; quant à organiser la production, c'était inutile de s'en occuper ; il y avait en réserve des marchandises à n'en savoir que faire ; quant au lointain avenir, la postérité y pourvoierait.

« MISE AU TAS » ET « PRISE AU TAS » SONT DES FORMULES A ABANDONNER

Nous cherchâmes à nous opposer à ce courant, mais avec peu de succès. Le talent littéraire et le haut prestige de la personnalité « scientifique » de Kropotkine avaient fait accepter par le plus grand nombre la malheureuse formule de la « prise au tas ». Et le plus grand nombre, interprétant, certes grossièrement, la pensée de Kropotkine, ne doutaient de l'existence du tas et qu'il ne fût pratiquement inépuisable.

Personnellement, de retour d'Amérique du Sud et de passage à Barcelone, dans un article que publia *El Productor*, je rappelai l'attention sur l'absurdité de la croyance de l'abondance, et je cherchai à démontrer que le préjudice produit par le système capitaliste n'est pas tant la création d'une nuée de parasites que l'obstacle infranchissable pose devant l'abondance possible, la production s'arrêtant au point où finit le profit du capitalisme.

J'insistai sur la question un peu partout. A Londres, j'en parlai même à Kropotkine ; et celui-ci, frappé par la justesse de mes observations, voulut faire des recherches statistiques sur les réserves alimentaires de l'Angleterre. Il arriva à la conclusion que, si l'importation se fût arrêtée dans le pays, en trois mois nous serions tous morts de faim !

Je crois maintenant que cette période d'illusions est définitivement surannée. Aujourd'hui, l'expérience des disettes encourues et l'expérience du rationnement de guerre et celle des famines russes ont convaincu les gens que, si le potentiel de production du monde moderne est vraiment immense, la production actuelle effective est insuffisante, même à garantir le très humble niveau d'existence où le capitalisme entend maintenir le travailleur. Aujourd'hui, l'on sait bien que, pour avoir l'abondance, il faudra travailler beaucoup ; et que, par conséquent, les problèmes du travail et de la production sont les plus importants, en ce qui concerne toute transformation sociale, et ne peuvent se résoudre par une formule simpliste (1).

Comme d'autre part l'expérience russe a démontré, pour ceux qui croient aux méthodes autoritaires, que le communisme ne peut se faire par la force et que toute tentative d'imposition conduit fatalement à la réaction. Les bolchévicks, comme on sait, en sont revenus à une formule plus souple pour reconstituer leurs capitaux.

Liberté et travail sont les conditions du socialisme (anarchiste, communiste, ou de toute autre espèce), comme ce sont du reste les conditions de tout progrès humain.

Errico MALATESTA.

Publié dans *Pensiero e Volontà*, de Rome (n° 4, 1^{er} avril 1926, et n° 14, 25 août 1926) sous le titre « Communisme et Individualisme ».

(1) Nous avouons, pour notre part, ne pas comprendre comment le principe de la « propriété mondiale » des moyens de production, de consommation et d'échange pourrait remédier aux inégalités naturelles (celles, par exemple, de position, de climat, de fertilité du sol, etc...). Et nous ne voyons pas non plus comment la « mise au tas » et la « prise au tas » pourraient jamais être autre chose que de simples métaphores (à moins de supposer à la société les dimensions d'un ménage familial entièrement groupé autour de l'armoire aux provisions). Il nous paraît donc inévitable que toute propriété soit relative à des individualités ou des groupes très restreints, en tant que rapport résultant de l'usage effectif et normal des choses par les personnes. Quant aux inégalités de situation, nous n'y voyons pour remède que la disparition progressive de toutes les entraves s'opposant à l'échange des choses et à la libre circulation des personnes à travers toute la planète. (Note du traducteur. A.P.)

POUR UN ANARCHISME VIVANT ET CONSTRUCTIF

Le mouvement anarchiste italien, depuis de longues années, comporte traditionnellement des organisatori et des antiorganisatori, les seconds s'en remettant entièrement à l'initiative et à la spontanéité personnelles comme bases de l'action et de la propagande anarchiste, et les premiers admettant un mouvement spécifique, un mouvement syndical, etc., constitués en fédérations d'individus et de groupes. Ces deux tendances sont, logiquement, liées à des conceptions révolutionnaires assez différentes : les antiorganisateurs mettent généralement l'accent sur les entraves à briser, sur les institutions nuisibles qu'il faut détruire, pour que fonctionne l'ordre naturel, sans autorité ; les organisateurs se préoccupent davantage de prévoir et de créer les organes positifs de la nouvelle existence sociale. A part cela, les uns et les autres relèvent en général du même idéal, des mêmes méthodes d'action, luttent aux côtés les uns des autres et pratiquent une louable solidarité. Seuls, quels extrémistes de part et d'autre, font preuve d'exagérations sectaires qui rendent l'entente impossible.

Malatesta et Galléani furent longtemps les interprètes respectifs les plus capables des courants organisateur et antiorganisateur sous leur forme modérée. On a quelquefois soutenu que la querelle théorique, d'ailleurs très courtoise, qui les séparait, n'était qu'une querelle de mots. Cela ne semble pas exact, encore que la séparation soit souvent difficile entre le groupement spontané et l'organisation ; et cela précisément en raison des différences réelles de tempérament, que souligne Malatesta dans un compte rendu (en date du 8-6-26) du livre de Galléani « La fin de l'anarchisme ? » ; pour Malatesta, Galléani péchait par excès d'optimisme insouciant en face du problème révolutionnaire, et faisait preuve d'une pensée insuffisamment constructive.

Il convient d'ajouter que Galléani, de même que ses disciples de l'Adunata dei Refrattari, se sont montrés et se montrent encore des militants fort sérieux, capables d'une continuité d'effort et d'un sens des responsabilités que pourraient leur envier bien des organisateurs.

A. P.

Les camarades du périodique anarchiste *L'Adunata dei Refrattari*, de Newark, aux Etats-Unis, ont en décembre passé réuni en volume la série des articles par lesquels Luigi Galléani répondait, il y a environ vingt ans, à F.S. Merlino.

Merlino avait affirmé, dans une entrevue avec Cesare Sobrero, que l'anarchisme était mort, ou mourant. Et nos camarades américains ont fait œuvre utile en réimprimant sa réponse, car il aurait été dommage vraiment, que ce travail fût perdu et oublié.

En substance, c'est un exposé, clair, serein, éloquent du communisme anarchiste, selon la conception kropotkinienne : conception que, personnellement,

Je trouve trop optimiste, trop simpliste, trop confiante dans les harmonies naturelles, mais qui n'en reste pas moins pour cela la contribution la plus grandiose qui ait été donnée jusqu'à maintenant à la propagation de l'anarchisme.

Je ne m'attarderai pas à exposer les thèses soutenues par Galléani, parce qu'elles sont en général les mêmes idées que nous tous avons toujours professées et propagées ; et aussi parce qu'il s'agit d'un travail substantiel et concis, qui se prête mal aux résumés et aux extraits, et qui est si bien écrit qu'à y toucher on risque de l'abîmer.

Je noterai seulement un point de dissentiment apparent et un de dissentiment réel.

Le dissentiment apparent est dans la question de l'organisation. Non de l'organisation ouvrière, au sujet de laquelle je suis, comme le savent les lecteurs de cette revue, presque complètement d'accord avec Galléani — mais de l'organisation propre des anarchistes, comme mouvement spécifique, comme ensemble d'hommes qui veulent la même chose et qui ont intérêt à unir et coordonner leurs efforts. Galléani fait une critique sévère autant que juste d'une organisation supposée essentiellement autoritaire, et qui est une chose complètement différente de celles que les anarchistes organisateurs préconisent, et quand ils le peuvent, pratiquent. Mais c'est une question de mots. Si au lieu de dire organisation, on disait association, entente, union ou un autre mot semblable, Galléani serait certainement le premier à reconnaître que les efforts isolés et discordants sont impuissants à atteindre le but. En fait, il avait créé, en Amérique, autour de la Cronaca sovversiva, tout un ensemble de consentements et de coopérations, à quoi l'on ne pouvait guère reprocher qu'une chose, et c'était de dépendre trop de l'impulsion d'une seule personne — départ autoritaire, s'il en fut.

*
* *

Le point de dissentiment réel est tout autre. Et il est grave, parce qu'il peut influencer toute l'action pratique des anarchistes aujourd'hui et, plus encore, dans les jours de crise historique qui viendront.

Galléani dit : « Nous ne pouvons offrir, de la cité libre et heureuse, que quelque magnifique profil dessiné par l'espoir, par la fantaisie et par quelque logique et positive induction, plutôt que par une réalité mathématique et sûre. Nous ne pouvons d'ailleurs, sans arbitraire et sans ridicule, en ériger l'architecture sévère et complète. La plus idéale des constructions pourrait paraître mesquine, peut-être même grotesque à nos fils qui devront habiter la maison, et cette maison, ils sauront se la faire d'eux-mêmes, adéquate à leurs besoins, répondant à leur goût, digne de l'ère plus avancée et des civilisations supérieures où ils seront appelés à vivre. »

Et c'est très bien. Mais ensuite il ajoute : « Notre devoir est plus modeste et plus péremptoire aussi : nous devons leurs laisser le terrain débarrassé des sombres ruines, des bagnes honteux, des privilèges odieux, des monopoles rapaces, des stériles respects humains, des conventionalismes menteurs, des préjugés empoisonnés entre lesquels nous nous débattons, pauvres ombres en peine ; nous devons leur laisser la terre débarrassée des églises, des casernes,

des tribunaux, des lupanars, et surtout de l'ignorance et de la peur qui les maintiennent dans les fers bien plus fidèlement que les sanctions du code et la poigne des gendarmes.»

Ici apparaît l'idée, hélas assez répandue parmi nos camarades, que le devoir des anarchistes est simplement de démolir, en laissant à la postérité l'œuvre de reconstruction. Et c'est une idée néfaste.

*
* *

La vie sociale, comme la vie individuelle, n'admet pas d'interruptions. Il serait par exemple ridicule, et mortel si on le faisait vraiment, de vouloir détruire tous les fours malsains, tous les moulins menaçant ruine, toutes les cultures arriérées, en laissant à la postérité le soin de chercher et d'appliquer des méthodes meilleures pour cultiver le blé, faire la farine et cuire le pain. Et il en est ainsi pour la plus grande partie des institutions sociales, qui accomplissent mal une quelconque fonction nécessaire, mais qui l'accomplissent ; et qui ne peuvent être détruites qu'en leur substituant quelque chose de mieux.

Il ne s'agit pas de prescrire la ligne à suivre à la postérité qui profitera de nos efforts et de nos expériences et fera, il faut l'espérer, beaucoup mieux que ce que nous saurions faire nous-mêmes ; Galléani semble croire que la cité future est un monument définitif élevé à la gloire de l'harmonie définitive et du repos absolu de l'esprit ; et dans ces conditions l'on comprend qu'il en recule l'édification à plus tard.

Mais il s'agit de ce que nous devons et devons faire nous-mêmes, si nous ne voulons pas laisser le monopole de l'action pratique aux adversaires, qui dirigeraient le mouvement social vers des horizons opposés aux nôtres. Donc, il y a nécessité d'études et de préparation, pour pouvoir réaliser le plus possible de nos idées au fur et à mesure que s'opérera la démolition.

Ceci, tout au moins, pour qui pense, comme moi, que l'anarchie est chose à faire, et non simplement à rêver.

Errico MALATESTA.

Publié dans *Pensiero e Volontà*, n° 9, juin 1926, à Rome.

INITIATIVE ET SPONTANÉITÉ

La situation politique et sociale de l'Europe et du monde qui donne lieu à tous les espoirs et à toutes les craintes, rend plus que jamais urgent le besoin de se tenir prêts pour les temps plus ou moins proches, des bouleversements attendus. Et c'est pourquoi se ranime la discussion, du reste toujours actuelle, sur la façon d'adapter nos aspirations idéales à la réalité contingente des divers pays, et de passer de la prédication idéale à la réalisation pratique.

Or, comme il est naturel dans un mouvement comme le nôtre, sans autorité d'hommes et de textes et qui est tout fondé sur la libre critique, diverses sont les opinions et diverse la tactique suivie.

Ainsi, plusieurs dédient toute leur activité à perfectionner et prêcher l'idéal, sans ensuite trop regarder s'ils sont compris et suivis, et si cet idéal est ou non applicable dans l'état actuel de la mentalité populaire et des ressources matérielles existantes.

Plus ou moins explicitement, et selon des degrés qui varient de personne à personne, ceux-là restreignent la tâche des anarchistes, aujourd'hui à la dénonciation des organes oppressifs et répressifs de la société actuelle, demain à la vigilante surveillance contre la reconstruction de nouvelles autorités et de nouveaux privilèges. Ils tracent du bonheur anarchiste un tableau idyllique, négligeant toutefois le grave et inéluctable problème de la réorganisation sociale sur des bases libertaires, à partir de la réalité présente. Ils croient volontiers, pour ce qui touche aux problèmes de reconstruction, que tout s'arrange de soi-même, sans préparation préalable et sans projets pré-établis. Ils ont recours à une spontanéité infaillible de la masse, ou à la force d'une prétendue loi naturelle, grâce à laquelle, à peine éliminés la police et l'argent, les hommes deviendraient tous intelligents et bons, les querelles d'intérêts disparaîtraient bien vite, et l'abondance, la paix, l'harmonie règneraient en souveraines dans le monde.

D'autres, au contraire, animés surtout par le désir d'être, ou de sembler, pratiques, préoccupés par les difficultés prévisibles de la situation au lendemain de la révolution, instruits par la nécessité de conquérir l'adhésion du gros public, ou tout au moins de vaincre les préjugés hostiles causés par l'ignorance de nos desseins, voudraient formuler un programme, un plan complet de réorganisation sociale qui réponde à toutes les difficultés et puisse satisfaire « l'homme de la rue », c'est-à-dire l'homme quelconque, qui n'a pas de parti-pris, pas d'idées déterminées, et qui réagit selon les passions et les intérêts du moment.

Quant à moi, je crois que les uns et les autres ont leur part de raison et leur part de tort ; et que, n'étant la fâcheuse tendance de chacun à l'exagération et à l'exclusivisme, les deux opinions pourraient s'adoucir et se compléter l'une l'autre, afin de mieux proportionner notre conduite aux exigences de l'idéal et aux nécessités de la situation, et d'atteindre ainsi le maximum d'efficacité pratique, tout en restant strictement fidèles à notre programme de liberté et de justice intégrale.

Négliger tous les problèmes de reconstruction, ou préétablir des plans complets et uniformes, sont deux erreurs, deux excès qui, par des voies différentes, mèneraient à notre défaite en tant qu'anarchistes et au triomphe de nouveaux ou anciens régimes autoritaires. La vérité est au milieu.

Il est absurde de croire que, les gouvernements abattus et les capitalistes expropriés, « les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes », sans l'action d'hommes qui aient une idée préconçue sur ce que l'on doit faire, et sachent se mettre tout de suite à l'œuvre pour le faire. Peut-être pourrait-on « laisser aller » — et même il serait préférable de le faire — si l'on avait le temps d'attendre que les gens, tous les gens, trouvent le moyen, en essayant et en reessayant, de satisfaire de la meilleure façon leurs propres besoins et leurs propres goûts.

en accord avec les besoins et les goûts des autres. Mais la vie de la société, comme la vie des individus, ne peut admettre d'interruptions. Au lendemain immédiat, ou plutôt le jour même de l'insurrection populaire, il faut pourvoir à l'alimentation et aux besoins urgents de la masse ; donc, il faut assurer la production nécessaire (pain, etc.), le fonctionnement des principaux services publics (eau, transports, électricité, etc.) et l'échange interrompu entre les villes et les campagnes.

Plus tard, la période des luttes et des tâtonnements surmontée, de grandes difficultés pourront disparaître : le travail organisé directement par ceux qui réellement produisent deviendra plus facile et plus attrayant ; l'abondance de la production rendra inutile tout calcul vérifiant le rapport entre la production et la consommation individuelle et chacun pourra vraiment profiter de la gratuité générale du nécessaire à la vie. Peu à peu, les monstrueuses agglomérations citadines se dissoudront, la population se distribuera plus rationnellement sur le territoire habitable, et chaque région, chaque localité, tout en conservant et augmentant au bénéfice de tous certaines commodités fournies par le progrès industriel et tout en restant liée à toute l'humanité par un système de transports agréable et par des sentiments d'universelle solidarité — pourra se suffire dans une large mesure et ne pas être affligée par l'opprimante et coûteuse complication de la vie économique actuelle.

Cependant, tout cela, et mille autres belles choses que l'on peut imaginer, concerne l'avenir, tandis que maintenant il est indispensable de songer au moyen de vivre aujourd'hui, dans la situation que l'histoire nous a transmise et que la révolution, c'est-à-dire un acte de réorientation, ne pourra changer radicalement, d'un jour à l'autre, comme avec un coup de baguette magique. Donc, puisque, bien ou mal, il faut vivre, si nous ne savons ni ne pouvons faire le nécessaire pour assurer à tous la sécurité de l'existence quotidienne, d'autres le feront avec des buts et des résultats opposés à ceux que nous visions.

Il ne faut pas négliger « l'homme de la rue », et cette grande majorité de la population, sans le concours de laquelle il n'y a pas d'émancipation possible ; mais il ne faut pas non plus faire trop confiance à son intelligence et à sa capacité d'initiative.

L'homme ordinaire, « l'homme de la rue », pourra peut-être bien un jour former l'humanité idéale que nous rêvons ; mais il a, en attendant, un grave défaut, qui explique en grande partie la naissance et la persistance des tyrannies. Il n'aime pas penser, et même dans ses efforts d'émancipation, il suit toujours plus volontiers celui qui lui épargne la fatigue de réfléchir, et prend sur lui la responsabilité d'organiser, diriger, commander. Pourvu que l'on ne le dérange pas trop dans ses habitudes, il est satisfait que d'autres pensent pour lui et lui disent ce qu'il doit faire : même s'il ne lui reste que le devoir de travailler et d'obéir.

Cette faiblesse, cette tendance de la foule à attendre et suivre les ordres de qui se met à sa tête, voilà qui fait la perte de pas mal de révolutions et le même danger menace encore les révolutions futures.

Et, si la foule ne fait pas d'elle-même, et tout de suite, ce qu'il faut — alors, que pourvoient au nécessaire les hommes de bonne volonté, capables d'initiative et de décision ! Mais c'est en cela, c'est-à-dire la manière de pourvoir aux nécessités urgentes, que nous devons nous distinguer des partis autoritaires.

Les autoritaires entendent résoudre la question en se constituant en gouvernement et en donnant à leur programme force de loi. Ils peuvent ainsi être de bonne foi et croire sincèrement faire le bien de tous, mais en réalité en entravant la libre action populaire, ils ne réussissent à rien d'autre qu'à créer une nouvelle caste privilégiée, et, en substance, à substituer une tyrannie à une autre.

Les anarchistes doivent simplement s'efforcer de rendre le moins pénible possible le passage de l'état de servage à celui de liberté, en fournissant au public le maximum d'idées pratiques et immédiatement applicables ; mais ils doivent bien se garder d'encourager cette inertie intellectuelle et cette tendance à laisser faire aux autres et obéir, dont nous sommes pleins, et que satisfont les faiseurs de plans et de lois.

La révolution, pour devenir vraiment émancipatrice, devra se dérouler librement en mille façons diverses, correspondant aux mille conditions diverses morales et matérielles des hommes d'aujourd'hui, par la libre initiative de tous et de chacun. Et nous devons, pour notre part, suggérer et réaliser le plus possible les projets de vie qui correspondent le mieux à notre désir, mais surtout nous devons nous efforcer de susciter dans les masses l'esprit d'initiative et l'habitude d'agir de soi-même. Nous devons éviter les apparences de commandement et agir par la parole et par l'exemple, comme des camarades parlant à des camarades ; mais nous devons aussi éviter les réalités du commandement, et nous rappeler qu'à vouloir trop forcer les choses dans notre propre sens pour faire triompher nos plans, nous courrons le risque de couper les ailes à la révolution et d'assumer nous-mêmes, plus ou moins inconsciemment, cette fonction de gouvernement, que nous répudions tant chez les autres.

Comme gouvernement, nous ne vaudrions certainement pas mieux que quiconque. Peut-être même serions-nous plus dangereux pour la liberté ; parce que plus fortement convaincus d'avoir raison et de faire le bien, nous serions enclins, en vrais fanatiques, à considérer comme contre-révolutionnaires et ennemis du bien public tous ceux qui ne penseraient et n'agiraient pas comme nous.

Que si, demain, ce que feront les autres ne soit pas ce que nous voudrions, la chose sera sans importance, pourvu que soit sauvegardée la liberté de tous.

Ce qui importe vraiment, c'est que les gens fassent comme ils l'entendent. De même qu'il n'y a d'expériences et de conquêtes véritables que celles que l'on fait soi-même, et à ses risques et périls, il n'y a de réformes authentiques que celles qui sont réclamées par la conscience populaire.

Errico MALATESTA

Publié dans l'*Almanacco Libertario* pour 1931, de Genève, sous le titre *Questions de tactique*.

BIBLIOGRAPHIE (I)

Malatesta consacra tout son temps à la propagande, d'où l'importance, dans son œuvre, des brochures et des articles de journaux, et l'absence de livres. Seuls ses amis ont recueilli ses travaux dans plusieurs anthologies.

BIOGRAPHIES

« **ERRICO MALATESTA. La vida de un anarquista** », de Max Nettlau — Buenos Aires, 1923 — 261 pages — Editorial La Protesta.

« **MALATESTA : su vida su pensamiento** », de Luis Fabbri — Buenos Aires, 1945 — 372 pages — Editorial Americalee.

« **MALATESTA, L'UOMO E IL PENSIERO** » de Luigi Fabbri.

Ces deux livres de Fabbri (l'espagnol est traduit de l'italien) présentent aussi un choix extrêmement bon de textes (140 pages environ).

« **ERRICO MALATESTA** », de Armando Borghi — Milan, 1947 — 278 pages — Edizione dell'Istituto Editoriale Italiano.

« **MALATESTA — His Life & Ideas** » (London, Freedom Press, 1965), par Vernon Richards.

ANTHOLOGIES

« **SCRITTI** », 3 volumes — Genève-Bruxelles, 1934 — 36, éditions « Il Risveglio ».

Volume I (1919-22 — pages de lutte quotidiennes — 358 pages).

Volume II (1919-23 — divers écrits — 326 pages).

Volume III (1924-32 — 416 pages).

« **SCRITTI SCELTI** », de C. Zaccaria et G. Berneri — Napoli, 1954 — 392 pages — Edizioni R.L.

PRINCIPALES BROCHURES

« **FRA CONTADINI** », première édition 1884, Florence — 62 pages. Réimprimée des dizaines de fois, et encore actuellement.

En français : « Entre paysans », épuisée.

Traduction en espagnol, hollandais, norvégien, tchèque, bulgare, anglais, roumain, allemand, yiddish, portugais, arménien, flamand.

« **EN TEMPO DI ELEZIONI** », 1890 — 16 pages — Londres. Réimprimé souvent.

En français : « En période électorale », épuisée.

Traduction en espagnol, roumain, portugais, anglais.

« **LA POLITICA PARLAMENTARIA DEL MOVIMENTO SOCIALISTA** », Londres, 1890 — 31 pages — Traduction en espagnol, portugais, anglais.

« **L'ANARCHIA** », 1894 — 56 pages — Londres. Nombreuses rééditions.

On peut se la procurer en français : L. Louvet, 24, rue Pierre-Leroux, Paris 7^e.

Traduction en anglais, français, espagnol, allemand, yiddish, portugais.

« **EL NOSTRO PROGRAMMA** », 1905 — Paterson — Torino, 1963.

« **PROGRAMMA ANARCHICO** », 1920 — Milan.

En français : « Programme anarchiste », 1920, épuisée.

Traduction en espagnol, chinois.

« **REPOSE DE MALATESTA AU MANIFESTE DES SEIZE** », 1916 — 7 pages — Paris.

« **AL CAFFE** », 1922 — 118 pages — Bologne.

En français : épuisé. Traduction en espagnol.

« **ORGANIZZAZIONE E ANARCHIA** », 1927 — 32 pages — Paris.

Traduction en français épuisée.

« **CONTRO LA MONARCHIA, LE DUE VIE** », 1933 — 46 pages — Genève.

Traduction en français épuisée.

(1) Pour plus de détails : voir : « Errico Malatesta. Bibliografia », par Ugo Fedeli — 48 pages — Edizioni R.L. Napoli, 1951.

« LO SCHIOPERO » (La grève), 1933 — 16 pages — Genève.

Traduction en espagnol.

« VERSO L'ANARCHIA », 1946 — 4 pages — Turin.

« IL MOVIMENTO OPERAIO E LA TATTICA ELETTORALE », 1948 — 32 pages —
Porli.

« ANARCHISMO E DEMOCRAZIA », 1949 — 48 pages — Roma.

« ORGANIZZAZIONE », 1950 — 24 pages — Montevideo.

« SOLUÇÃO ANARQUISTA PARA A QUESTAO SOCIAL », 1962 — 39 pages — São
Paulo (traduction du Programme).

La plupart des ouvrages indiqués peuvent être :

— demandés pour prêts internationaux à G.I.R.A. (Centre International de Recherches
sur l'Anarchisme, 24, av. de Beaumont, Lausanne, Suisse) ;

— achetés en Italie, à Aurelio Chessa, Via Rino col 5/7 A, Genova (CCP. 4/18799,
Genova) ;

— consultés à Paris :

1) Institut d'Histoire Sociale, 87, rue Vieille-du-Temple, Paris 4^e (« Anarchie », « Au
Café », « Entre paysans », « En période électorale »).

2) Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, 5, rue Aug.-Vacquerie,
Paris 16^e (« Au Café », « Scritti scelti », « Malatesta » par Fabbri, « Anarchy », « L'Anar-
chie », « Anarchie et Organisation »).

3) Bibliothèque Nationale (« Réponse au Manifeste des seize », « Au Café », « Un peu
de théorie », « Organizzazione », préface à « Bakounin e l'Internazionale in Italia », de
M. Nettlau).



POSTFACE

A la suite de ces articles et des notes biographiques et bibliographiques,
nous terminerons ce numéro consacré à Malatesta en n'ajoutant que deux
remarques.

La première consiste à dire notre reconnaissance au camarade André Prunier.
Nous avons depuis des années envisagé de traduire des articles de Malatesta,
et en partie commencé, lorsque Vernon Richards nous a annoncé la prépa-
ration de son livre sur Malatesta (publié depuis par Freedom Press, en 1965) ;
nous avons alors arrêté de le traduire, envisageant d'utiliser la publication
en anglais. Par la suite, A. Prunier nous a transmis les traductions qu'il avait
faites il y a eu de dix ans avec un camarade italien, et qui... étaient restées
dans un carton. De l'énorme matériel traduit, nous n'avons pu utiliser ici que
quelques articles.

La deuxième remarque concerne notre conviction de la nécessité de con-
naître la pensée de Malatesta, qui est un exemple remarquable à la fois d'une
vie d'action et d'une pensée toujours conséquente, profonde et réaliste. Par
sa longue vie de militant, il fait le pont entre la Première Internationale et
l'époque d'entre les deux guerres, au seuil de la Révolution espagnole. Il est
regrettable qu'il n'y ait pas de traductions françaises, les quelques pages
éditées étant épuisées depuis longtemps, et les traductions manuscrites restant
inutilisées depuis des années. Alors que le mouvement libertaire a tant besoin
d'une pensée aussi riche et aussi constructive.

NOIR ET ROUGE.

SOMMAIRE

	Page
BIOGRAPHIE DE MALATESTA	1
LES ANARCHISTES DEVANT LA REVOLUTION POPULAIRE	7
SYNDICALISME ET ANARCHISME	11
LES SOLUTIONS COMMUNISTES - COLLECTIVISTES ET INDIVIDUALISTES DE L'ANARCHISME	15
POUR UN ANARCHISME VIVANT ET CONSTRUCTIF	25
INITIATIVE ET SPONTANEITE	27
BIBLIOGRAPHIE	31
POSTFACE	32

Notre adresse est: Lagant, B.P. 113, Paris (18^e) (ne pas mentionner « Noir et Rouge »), C.C.P. Paris 16.682.17.

Prière de nous signaler tout changement d'adresse.

Prix du numéro : 1,70 F.

Abonnement de quatre numéros : 6 F.

Abonnement de soutien : selon vos possibilités.

Directeur de la publication : Christian LAGANT.

Imprimerie « LA RUCHE OUVRIERE » - 10, rue de Montmorency - Paris (9^e)